

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992 ce sont plusieurs centaines de milliers de dollars qui ont été octroyés à des filles et des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu de nos boursières une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons rejoint quelques-unes pour tenter de refaire avec elles le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené depuis. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices qu'elle nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études. Nous vous présentons la professeure Isabelle Giroux.

Intrépide, une nutritionniste atteint ses objectifs : Isabelle Giroux

Entrevue menée par France Rémillard



Isabelle Giroux, quand on consulte son curriculum, on ne peut que constater une implication pleine et entière. Présidente du réseau des diététistes francophones du Canada, évaluatrice de programmes canadiens en diététique, auteure de publications multiples ayant trait à la diététique en lien avec le diabète, la grossesse, le contrôle pondéral, l'alimentation des enfants immigrants, l'apprentissage des compétences interprofessionnelles et l'offre active des services en français par la simulation... tout ça, cette épouse mère de trois jeunes adultes l'accomplit tout en assumant la double tâche d'enseignante et de directrice d'une école universitaire : celle des Sciences de la nutrition de l'université d'Ottawa. Qui a lu l'article *Étudier en français d'un océan à l'autre* (cf. L'Actualité, vol. 10, no 6, décembre

2021) peut imaginer les efforts argumentaires à déployer pour obtenir et maintenir sa part budgétaire dans une université bilingue ontarienne. Isabelle Giroux semble parfaitement à l'aise et bien dans son élément. Elle s'investit dans sa profession avec un enthousiasme évident.

F. R. : Isabelle Giroux, pouvez-vous nous retracer brièvement le parcours scolaire un peu particulier qui depuis un baccalauréat et une maîtrise en sciences de la nutrition, vous a conduit à un doctorat en pharmacologie et toxicologie avant d'effectuer ce qui semble un retour à la case départ d'un baccalauréat en éducation ?

I. G. : Aucun retour en arrière dans mon parcours scolaire. Après un baccalauréat professionnalisant m'ayant permis de devenir diététiste et une maîtrise en science de la nutrition à l'Université Laval, j'ai poursuivi mon travail de recherche dans le domaine sous

la supervision d'un biochimiste de renommée internationale de l'université de Western en Ontario. Comme cette institution ne disposait pas de doctorat en nutrition, je me suis inscrite en pharmacologie et toxicologie. Alors seule diététiste et seule francophone de mon unité académique, j'y ai fait ma scolarité, mené ma recherche et soutenu ma thèse de doctorat toujours en nutrition. Arrivée à terme, constatant qu'il n'y avait aucun poste de professeure d'ouvert dans ma discipline, j'ai entrepris un baccalauréat en éducation parce que j'adorais transmettre mes connaissances et pour continuer à me préparer à enseigner aux futurs diététistes. C'était donc un parcours des plus rectiligne pour atteindre mes objectifs de carrière, bien qu'il soit inhabituel que les gens fassent un baccalauréat après un doctorat. Toutefois, pour moi, c'était en parfaite harmonie avec mes intérêts et mes goûts et une façon de mettre à profit le temps dont je disposais avant d'être appelée par le marché de l'emploi. Les efforts investis en ont valu la peine, car en finissant mon baccalauréat en éducation en 2000 j'ai commencé mon premier emploi de professeure en diététique à Brescia qui fait partie de Western. Mon rêve était devenu réalité!

F. R. : Comment est né chez vous cet intérêt immense pour la nutrition ?

I. G. : Fondamentalement, j'aime aider les gens et je voulais le faire avec les aliments, en aidant les gens à prévenir ou gérer des maladies grâce à de bonnes habitudes alimentaires. Mes deux parents sont passionnés de nutrition. Les deux ont été formés en enseignement : mon père en français et ma mère en économie familiale, une discipline qui vise à utiliser les données scientifiques pour mieux gérer le budget d'une famille et leur fournir une alimentation saine et complète. Comme ma mère, je suis économiste familiale immatriculée. Sans emploi dans sa discipline en finissant son baccalauréat, mon père s'est lancé dans une maîtrise en bibliothéconomie. Il a trouvé un emploi de conseiller en documentation à l'université Laval, un travail qui l'a amené à assister professeurs et étudiants dans leur recherche. Il a notamment aidé celles et ceux de la Faculté de l'agriculture et de l'alimentation durant toute sa carrière. C'est lui qui m'a parlé des recherches de pointe menées dans cette faculté par les chercheurs, dont les professeurs diététistes, avec tellement d'enthousiasme en fait que j'ai eu le goût d'en apprendre davantage et je me suis inscrite à l'université en nutrition. Comme déjà à ce niveau je faisais de la recherche et que j'avais à cœur l'avancement des connaissances dans mon domaine, c'est tout naturellement que j'ai poursuivi vers la maîtrise, les deux complétés à l'université Laval.



Deux Noëls, deux époques

Moi, dans les bras de ma mère et moi la mère de cette grande fille, mon aînée

F. R. : Qu'est-ce qui vous a amenée à quitter le Québec .

I. G. : Durant la maîtrise j'ai réalisé qu'un atout supplémentaire pour moi comme chercheuse serait d'être bilingue. Je voyais bien qu'il y avait une possibilité de réseautage national et international enrichissant à développer comme professionnelle. Lors d'un congrès, j'ai rencontré un biochimiste de l'université Western à London qui m'a offert de faire un stage dans son laboratoire de recherche en nutrition et métabolisme. Il m'a par la suite offert de rejoindre l'équipe de son laboratoire pour y faire mon doctorat. C'était une grande aventure et une opportunité inouïe. Je me suis alors installée à London et j'y ai même rencontré mon mari. London a des garderies et des écoles francophones dont nos enfants ont bénéficié. Mon conjoint était archéologue et entrepreneur. Il disposait de la flexibilité de mener ses affaires dans plusieurs villes, donc il m'a offert de postuler pour un poste à Ottawa que j'ai obtenu et nous y sommes déménagés en 2012. Nous voulions nous rapprocher du Québec et que nos enfants puissent parler français davantage. J'étais ravie de ce défi et surtout du bilinguisme de l'Université d'Ottawa. Après avoir enseigné pendant douze ans en anglais, j'enseigne depuis dix ans maintenant en français à de futurs diététistes bilingues.

F. R. : Mère de trois enfants, vivant loin du cercle familial, habituellement un joueur non négligeable dans la prise en charge épisodique des enfants, comment s'est faite la conciliation travail-famille ?

I. G. : Je suis quelqu'un d'énergique, travaillant et déterminé, et j'ai pu compter sur ces atouts, mais j'ai malgré cela frôlé l'épuisement quand les enfants étaient jeunes et devenaient malades. Je m'en suis sortie grâce à mes parents qui sont venus passer une semaine ici et là pour me donner un coup de main avec les enfants, ainsi que grâce à un conjoint aidant et stimulant. C'est lui qui a identifié mes offres d'emploi et m'a incitée à poser ma candidature. J'allais accoucher dans les jours suivants de ma petite dernière quand

j'ai postulé pour le travail à l'université Western. Heureusement, mon employeur tout comme mon conjoint m'ont fait confiance. Étant plus âgé que moi, il est maintenant arrivé à l'âge de la retraite, et il accepte très bien que, pour ma part, je sois désireuse de continuer à m'investir professionnellement, ce pour quoi je lui suis reconnaissante. Ma première fille terminera bientôt sa maîtrise à l'Université d'Ottawa et vient souvent me voir. C'est un beau cadeau de la vie. Cela me rappelle que je suis fière que mes parents m'aient fait cadeau de l'éducation. Je suis ravie d'avoir pu inspirer ma fille et lui donner également cette chance d'apprendre.

F. R. : Une bourse de l'AFDU Québec vous a été octroyée en 1993. À quoi vous a-t-elle servi ?

I. G. : Il s'agissait d'une première reconnaissance et elle m'a donné l'énergie de poursuivre mes rêves, de m'investir dans mes projets de recherche et d'espérer gagner ma vie dans un domaine qui me passionne. À cause de cette bourse, j'ai pu me concentrer sur mon apprentissage et m'y donner à fond pour performer.



Isabelle Giroux en compagnie des membres du personnel de l'École des sciences de la nutrition et d'une étudiante

F. R. : La dernière question, celle qui termine toutes nos entrevues, quels conseils pouvez-vous prodiguer aux filles qui voudraient suivre vos traces ?

I. G. : Mes conseils sont les suivants : investissez dans votre apprentissage, faites ce que vous aimez et qui vous passionne, croyez en votre force intérieure et en vos capacités, n'ayez pas peur de prendre des risques calculés, car sortir de votre zone de confort est parfois source d'inquiétude, mais peut vous amener à vous dépasser et à atteindre des objectifs que vous ne pensiez pas accessibles. Donnez-vous une chance, la vie n'est pas parfaite et tout n'ira pas toujours bien. L'important c'est d'être résilient, de se relever après la chute pour poursuivre ses efforts en gardant le cap sur ses objectifs. Grandir et faire

Commenté [MV1]: Le bandeau est plutôt mal placé ... et les lettres s et a d'Isabelle ne sont pas de la bonne taille

grandir. Finalement, voir le beau côté des choses et puiser de l'énergie dans toutes les petites joies de la vie de tous les jours.

Février 2022